

Lettres québécoises

La Nostalgie des origines

Francine Bordeleau

Numéro 64, hiver 1991–1992

URI : id.erudit.org/iderudit/38506ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bordeleau, F. (1991). La Nostalgie des origines. *Lettres québécoises*, (64), 5–7.

Tous droits réservés © Les Éditions Valmont, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

La Nostalgie des origines

Les romanciers québécois se réapproprient l'Histoire et la transforment en best-sellers. Est-ce suspect ?

*Les Fils de la liberté
Les Filles de Caleb
L'Ombre et l'Épervier
Marie Laflamme
Christophe Colomb
Naufrage sur les côtes du Paradis
Au nom du père et du fils
Bonheur fou...*

DOSSIER
Francine Bordeleau

«COMME j'aurais aimé écrire un roman historique!» lance, un brin nostalgique, l'historien Marcel Trudel.

On croit rêver. Marcel Trudel, le grand spécialiste québécois de la Nouvelle-France, celui «qui a prouvé» que nos ancêtres pratiquaient le commerce des esclaves, celui qui s'est jadis fait huer pour avoir osé révéler, preuves documentaires en main, le mariage de Champlain avec une fille de douze ans, s'imagine avec délices à la place de Louis Caron ou de Louis-Martin Tard !

Mais le monde de l'historien et celui du romancier qui s'adonne à la fiction historique ne sont-ils pas antinomiques ? Le premier restitue les faits, fouille patiemment pour retrouver toute la vérité, rien que la vérité, pour faire la lumière sur le passé : voilà une tâche noble. Le second refait l'Histoire au gré de sa fantaisie, réinterprète à sa guise le passé. Et généralement, ça fonctionne : rien qu'au Québec, Boréal a vendu 30 000 exemplaires du *Canard de bois* de Louis Caron, l'un des premiers grands best-sellers «historiques» québécois. Et Jacques Languirand n'en revenait tellement pas du succès remporté par *Les Filles de Caleb* qu'il a sommé, par un beau dimanche après-midi, un psychiatre de nous expliquer le phénomène.

Le secret du succès

Phénomène, effectivement, il y a. Mais pour peu que l'on y réfléchisse, on se souviendra que le roman a redémarré après la série télévisée : une Marina Orsini, un Roy Dupuis et une bonne campagne publicitaire aident forcément. Mais il reste que, pour peu que l'on y réfléchisse encore une fois, les Québécois ont toujours eu un goût prononcé pour les fictions historiques. «Sans disparaître complètement, le genre a connu un certain déclin vers 1945-1950 pour revenir en force au début de la décennie», récapitule Maurice Lemire, professeur de littérature à l'université Laval.

Maurice Lemire a sa définition du genre. «On parlera de roman historique lorsque l'intrigue est construite autour d'un événement précis ou d'un personnage réel. Par l'événement ou le personnage, il y a résurrection du passé, et c'est ce qui intéresse le lecteur.»

Pierre Filion, directeur littéraire chez Leméac, préfère parler, lui, d'une «littérature de la mémoire» qui englobe autant *Hypathie* ou la *Fin des dieux*, de Jean Marcel, que les *Chroniques du Plateau Mont-Royal*, de Tremblay. Le roman historique, on le voit, a une définition

élastique. «Et il existe un nombre incalculable de fictions pouvant être qualifiées d'historiques car souvent, le roman décrit une époque révolue», analyse Marcel Trudel. Et les lecteurs aiment. «Qu'un roman fasse référence au passé ne nuit pas», affirme Pierre Filion.

Mais pas n'importe quel passé, car tous les récits n'ont pas le même impact. Si Paul Ohl s'est aventuré du côté des civilisations japonaise, scandinave et inca, le grand succès de librairie nous parle généralement du cru : la Nouvelle-France, les Patriotes et le Québec de la fin du XIX^e siècle ou du début du XX^e se sont jusqu'à maintenant avérés bons vendeurs. Les best-sellers historiques s'intitulent *Les Fils de la liberté*, *Il y aura toujours des printemps en Amérique*, *Les Filles de Caleb*, *L'Ombre et l'Épervier*, *Marie Laflamme*, *Christophe Colomb*, *Naufrage sur les côtes du Paradis*, *Au nom du père et du fils*, *Bonheur fou...*

«Ça n'est pas tant le roman historique qui marche que le roman familial», croit cependant Louis-Martin Tard. La saga familiale comme secret du succès ? «Depuis quelques années, c'est de toute évidence la grande mode», remarque Jacques Fortin, président de Québec/Amérique. «Il n'existe pas de recette magique», avance prudemment Pascal Assathiany, du Boréal. Mais très certainement, en tout cas, un habile dosage d'ingrédients dont la clef de voûte est une campagne publicitaire bien orchestrée, et souvent axée davantage sur le sujet que sur l'auteur.

Une entreprise de charme

Le roman historique québécois se vend donc très bien, nous disent les libraires. «Et c'est ce qui est nouveau, constate Claire Taillon, gérante de la librairie Pantoute à Québec. Les lecteurs continuent d'acheter du Bourin et du Michener, mais ils sont devenus friands de fictions historiques québécoises.»

Ce regain d'intérêt, Marcel Trudel l'explique en grande partie par le nationalisme québécois qui, selon lui, dure depuis plus d'un siècle.

Vers 1850 commence à se développer une vision romantique de la Nouvelle-France et «cette vision se poursuit aujourd'hui : nous aimons voir dans la Nouvelle-France une sorte de paradis perdu», estime l'historien.

L'idée que la Nouvelle-France serait un paradis est d'autant puissante et profondément mythique qu'elle nous vient de Jacques Cartier lui-

même. «Chaleur subtropicale, sinon tropicale ; nature paradisiaque qui offre gratuitement le pain sans qu'il doive être gagné, sans effusion de sueur : tels sont invariablement les deux leitmotivs par lesquels Cartier présente le Canada au Roi de France», écrit Heinz Weinmann.¹ Et puisque «le paradis se recommande par des indices qui immanquablement le localisent», poursuit-il, trois indices situeront ce Paradis terrestre qu'est la Nouvelle-France : «le premier, le climat ; le deuxième, le fleuve ; et enfin, le troisième qui est son élévation. Car comment aurait-il pu survivre au déluge s'il n'était pas situé sur une montagne ?»² C'était avant que Cartier ne connaisse son premier hiver ; cette saison transforme le paradis en terre de Caïn.

La Nouvelle-France offre aussi ce mélange idéal de familiarité et de mystère. Les Québécois connaissent encore mal leurs origines ; leur nationalisme aidant, ils sont toujours ravis d'en apprendre davantage sur leur histoire et, partant, sur eux-mêmes. Or, si «bien des essais didactiques ne parviennent pas à intéresser les gens», dit l'écrivain et historien Jean-Pierre Wilhelmy, le roman historique, qui est «l'imaginaire au service de l'Histoire», donne aux lecteurs l'impression de s'instruire sans qu'il n'y paraisse trop.

Mais attention, danger : «le grand public risque de prendre le roman pour la vérité», s'inquiète Maurice Lemire. Il n'y a pas seulement risque. Le roman historique repose sur un a priori de véracité et d'authenticité. Certes, nous savons que la Marie Laflamme du roman du même titre n'a jamais existé ; mais nous supposons que tout le reste, de la reconstitution des procès pour sorcellerie dans la seconde moitié du XVII^e siècle jusqu'à la médecine pratiquée à la même époque, est rigoureusement vrai.

Auteurs et éditeurs se font fort de rassurer leurs lecteurs. Les premiers disent s'appuyer sur une vaste documentation : dictionnaires et livres d'époque, essais, monographies, articles de magazines spécialisés... Apparemment, on passe au crible les moindres détails. Pour ses romans sur les civilisations (le Japon, les Vikings, les Incas et bientôt l'Afrique et l'Inde), Paul Ohl se rend sur place pour «refaire le périple des peuples concernés» ; Chrystine Brouillet s'alimente «toujours à deux sources contradictoires pour se rapprocher de la vérité historique» et demande conseil à un écrivain comme Claude Dunneton qui, avec *Petit Louis dit quatorze*, s'est frotté à la même époque qu'elle.

Quant aux éditeurs, ils disent «exiger du romancier la plus grande rigueur historique», soutient Carole Levert, de Libre Expression. Une maison comme Boréal se targue même de compter dans son comité de lecture bon nombre d'historiens aptes à vérifier les prétentions du romancier. De toute évidence, pour qui s'adonne au genre, être reconnu coupable d'erreur constitue l'humiliation suprême.

Bien. Mais le romancier ne réinterprète-t-il pas, malgré tout, l'Histoire à sa manière ? «Et que font les historiens ? Ils écrivent ce qui a *probablement* été. Les romanciers ne font pas autre chose», rétorque Marcel Trudel.

L'affirmation de Narcisse

Le mérite supplémentaire du romancier serait de transformer toute cette matière historique en nourriture comestible et digestible. Pour tout dire, en littérature de masse. «Le roman historique est, presque par essence, un genre très accessible», reconnaît Jacques Fortin.

Mais les historiens ont entrepris, depuis plusieurs années, une

démarche similaire. Finie la description brute des grands événements ou des figures qui ont marqué leur temps. Ils relatent désormais la vie quotidienne, les faits banals, la très ordinaire existence d'anonymes quidams dont la seule particularité est d'avoir vu le jour au XVIII^e siècle. Plus d'épopée, mais les joies et peines de familles en costume d'époque, puisque les lecteurs veulent savoir comment on vivait en ce temps-là (peu importe lequel, pourvu que ce ne soit pas le nôtre). Le comble, ce sont ces *Essais d'ego-histoire*, parus chez Gallimard en 1987, où des historiens comme Maurice Agulhon, Georges Duby et Jacques Le Goff «cherchent à se faire les historiens d'eux-mêmes» !

Lorsque la subjectivité entre aussi officiellement dans l'Histoire, il est difficile d'accuser les romanciers – et leurs comparses les éditeurs – d'être les seuls à voyager dans le temps pour de l'argent.

Leurs motifs sont-ils du reste si mercantiles ? Chrystine Brouillet, dont on connaît bien les polars, a écrit *Marie Laflamme* avec la volonté très nette de faire voir le règne de Louis XIV et les débuts de la colonie à travers une lorgnette féministe. Si l'écrivain ne peut pas refaire l'Histoire, il peut s'y confronter, la mettre en scène et en rejouer les moments forts. «Il y a toute une différence entre embrasser une civilisation entière et relater une histoire d'amour!», dit Paul Ohl.

L'auteur de romans historiques est d'un narcissisme inouï. Il est aussi plein de contradictions exaspérantes, aimant à rappeler que le lecteur veut être dépaycé, s'extraire du monde dans lequel il vit, et se plaisant à ajouter du même soufflé que si les époques changent, les ressorts de la nature humaine restent toujours les mêmes : l'amour, la passion, le pouvoir, la cupidité. Mais peut-être aussi, à l'instar de son lecteur, l'auteur de romans historiques a-t-il besoin de se réfugier parfois dans le passé pour oublier le présent.

Peine perdue. «Le regard que l'on jette sur le passé change à chaque époque. Le roman historique est construit à partir de faits réels, mais il s'appuie aussi sur nos fantasmes, nos croyances et nos idéologies. Finalement, il nous révèle à nous-mêmes», dit Norbert Latulippe, professeur de français au Cégep de Limoilou et spécialiste de la littérature québécoise.

Un genre éternel

Le roman historique québécois a donc de belles années devant lui. D'autant qu'«il nous reste encore de grands pans de l'Histoire québécoise à aborder», estime Carole Levert.

Aucune maison ne semble toutefois prête à se spécialiser dans le genre même si chez un éditeur comme Québec/Amérique, le roman historique accapare déjà entre le tiers et le quart des nouveautés. Quant à Septentrion, la maison de Denis Vaugeois, elle se consacre plutôt à l'essai historique, avec quelques incursions du côté de la fiction.

Mais est-ce un signe ? Jacques Lanctôt, qui travaille activement à la restructuration du groupe Sogides, cherche une vocation spécifique à chacune de ses trois maisons : L'Hexagone, VLB et les Quinze. Puisque cette dernière publie déjà le *Robert-Cliche*, le prix de la relève en roman québécois, «elle deviendrait officiellement un banc d'essai pour les jeunes auteurs tout en se consacrant parallèlement au roman historique et à la saga», dit Jacques Lanctôt. Même s'il avoue «un intérêt mitigé pour le genre», l'éditeur reconnaît par ailleurs «un engouement de la part des lecteurs pour un genre qui a encore un bel avenir puisqu'on n'a pas tout exploité ni tout exploré.»

En fait, presque tous les éditeurs, partageant l'avis de Lanctôt sur le

reliure-main

Un livre relié plein cuir :

*un cadeau à offrir,
un cadeau à s'offrir.*

Atelier Lise Dubois
643, avenue Mc Eachran
Outremont (Québec)
(514) 274-5240

goût des lecteurs et l'avenir du genre, finissent par publier des romans historiques. Et ils en publieront encore davantage puisque nos romanciers, tout en continuant d'exploiter le passé québécois, investissent de plus en plus dans celui des autres : Paul Ohl, avec son «cycle des civilisations», est allé voir ailleurs, et aussi Jean-Yves Soucy qui, avec Agop Hacikyan, a écrit *Un été sans aube*, un récit sur le génocide arménien.

Ces romans seraient-ils plus exportables ? «Allez savoir ce qui marche bien à l'étranger. On a réussi à vendre *Les Filles de Caleb* en France, mais on a de la difficulté à exporter *Christophe Colomb*», répond Jacques Fortin. La France, la Norvège et l'Arménie s'intéresseraient cependant à *Un été sans aube*.

Et allez savoir ce qui marche au Québec. Il n'y a peut-être pas de recette magique, mais quelques constantes sûrement. Premier indice donné par Jacques Fortin : quand on s'éloigne trop dans le temps et dans l'espace, on risque aussi de s'éloigner passablement du succès. Le Québécois, au fond, est un casanier qui se prend pour un coureur des bois, qui a la nostalgie de ses origines, «qui a besoin, comme le dit Louis-Martin Tard, de s'ancrer dans le passé pour se rassurer sur son avenir».

1. Heinz Weinmann, *Du Canada au Québec. Généalogie d'une histoire*, Montréal, L'Hexagone, 1987, p. 83.
2. *Ibid.*, p. 84-85.

Sous la direction de Maurice LEMIRE
La vie littéraire au Québec

Tome I. 1764-1805

La voix française des nouveaux sujets britanniques

Premier d'une série, ce volume nous fait connaître les infrastructures qui suscitent l'émergence d'une écriture publique au Québec. D'une approche originale, cette histoire n'est pas organisée principalement autour des œuvres ou des auteurs ; elle tente plutôt de cerner le fait littéraire par l'analyse du processus de production et de réception des œuvres.

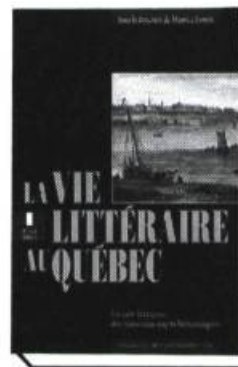
xx-500 pages, 35 illustrations, **45 \$**

Cité universitaire
Sainte-Foy, Québec
Canada G1K 7P4
Tél. (418) 656 5106
Télec. (418) 658 3476

*En vente
chez votre libraire ou chez l'éditeur*

**LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ LAVAL**

UN LIVRE
À DÉCOUVRIR...



BON DE COMMANDE

***La vie littéraire au Québec*
à 45\$ chacun**

_____ exemplaire(s)

Port et manutention **3,00 \$**

Sous-total _____

TPS (7%) _____

Total _____

Date _____

Paiement ci-joint (chèque ou mandat) _____ \$

MASTER CARD n° VISA n° _____

Date d'expiration de ma carte de crédit _____

Signature _____ Tél.: _____

Nom (en majuscules) _____

Adresse _____